

Emile Zola

Sur le journalisme



***Moments
de Presse***

Edition : CECP Editions
Lyon, 3e trim 2007

pour :

Moments de Presse
musée du journalisme et des journaux

<http://moments.pressestech.org>

*Les deux textes qui suivent sont particulièrement représentatifs de la pensée d'Emile Zola sur la presse. Chacun d'eux n'était au départ qu'une préface, avant d'être publié séparément comme un bref essai, sous le titre « Essai sur le journalisme »¹ pour le premier et « Le journalisme »² pour le second. Ecrits alors que la presse française achève sa mutation entre la tradition dilettante et dogmatique du XIXe siècle, centrée sur les opinions, et le journalisme professionnel moderne, centré sur les faits, il manifeste clairement la préférence de Zola pour le premier. Il est un peu curieux de voir ce grand spécialiste de l'enquête de terrain *Germinal*... dénoncer l'essor du reportage, mais peut être n'est ce là qu'une querelle de frontière entre le journalisme et la littérature, le premier étant, dans l'esprit de Zola, clairement subordonné à la seconde. Et si l'écrivain s'inquiète du développement de « l'information à outrance » la société de l'information, déjà... , il sait dépasser sa répulsion pour, finalement, se refuser à déplorer cette évolution : « elle est une force qui sûrement travaille à l'expansion des sociétés de demain ».*

¹ in *Les Annales politiques et littéraires* du 22.07.1894, pp. 221-226

² aux éditions *L'Equipe*ment de la pensée, Paris, 1997

D'ordinaire, je me défends énergiquement contre toutes les demandes de préface qui me sont faites ; et, si j'ai succombé cette fois, la cause en est à l'aimable insistance que les secrétaires de rédaction des journaux de Paris ont mise à vouloir que je présente au public leur livre collectif. J'ai eu beau leur faire remarquer que je n'avais pas qualité pour encombrer les premières pages de ce volume, qu'un de nos grands journalistes se trouvait indiqué plutôt : ils se sont entêtés avec une obstination si flatteuse, que je me suis rendu. Mais, en somme, je n'accepte ici que la place d'un invité de passage. Ces messieurs ont eu l'idée heureuse de se réunir dans un dîner mensuel, pour resserrer leurs liens de confraternité ; et le présent volume est né là, du désir de se montrer littérairement la main dans la main, et de donner ainsi un témoignage durable de leur union. Ce livre n'a pas besoin de moi pour faire son chemin. Je laisse aux lecteurs le soin de l'aimer, je préfère apporter, moi aussi, mon obole, mes quelques pages à ces pages si diverses. Alors, de quoi parler, si ce n'est du journalisme, dans un recueil écrit uniquement par des journalistes ?

Ah ! cette presse, que de mal on en dit ! Il est certain que, depuis une trentaine d'année, elle évolue avec une rapidité extrême. Les changements sont complets et formidables. Il n'y a qu'à comparer les journaux des premiers temps du Second Empire, mu selés, relativement rares, d'allures doctrinaires, aux

journaux débordants d'aujourd'hui, lâchés en pleine liberté, roulant le flot déchaîné de l'information à ou trance. Là est la formule nouvelle : l'information. C'est l'information qui, peu à peu, en s'étalant, a transformé le journalisme, tué les grands articles de discussion, tué la critique littéraire, donné chaque jour plus de place aux dépêches, aux nouvelles grandes et petites, aux procès verbaux des reporters et des interviewers. Il s'agit d'être renseigné tout de suite. Est ce le journal qui a éveillé dans le public cette curiosité croissante ? est ce le public qui exige du journal cette indiscrétion de plus en plus prompte ? Le fait est qu'ils s'enfièvent l'un l'autre, que la soif de l'un s'exaspère à mesure que l'autre s'efforce, dans son intérêt, de la contenter. Et c'est alors qu'on se demande, devant cette exaltation de la vie publique, s'il y a là un bien ou un mal. Beau coup s'inquiètent. Tous les hommes de cinquante ans regrettent l'ancienne presse, plus lente et plus mesurée. Et l'on condamne la presse actuelle.

Je m'intéresse surtout à la question au point de vue littéraire. C'est une opinion courante, d'accuser la presse d'être néfaste à la littérature. Elle absorberait toutes les forces vives de la jeunesse, elle dépeuplerait le théâtre et le roman, elle rendrait impropre aux travaux littéraires ce qui vient d'elle, par besoin ou par circonstance. On a désiré savoir parfois ce que je pen

sais de cette opinion. Ma réponse est que je suis pour et avec la presse.

Chaque fois qu'un jeune homme de province tombe chez moi pour me demander conseil, je l'engage à se jeter en pleine bataille, dans le journalisme. Il a vingt ans, il ignore l'existence, il ignore Paris surtout : que voulez vous qu'il fasse ? s'enfermer dans la chambre d'un faubourg, rimer des vers plagiés de quelque maître, mâcher en vain le vide de ses rêves ? Il en sortira au bout de cinq ou six années aussi ignorant de la vie, ayant encore tout à apprendre, l'intelligence malade de son inaction. Combien je le préfère dans la lutte quotidienne qui seule fait connaître les choses et les hommes ! A vingt cinq ans, le besoin de se défendre l'aura armé, il saura, il sera mûr pour la production. On dit que la presse en vide beaucoup de ces jeunes gens : sans doute, mais elle ne vide jamais que ceux qui n'ont rien dans le ventre. Les faibles ne sont pas en cause, le notariat ou l'épicerie les aurait mangés de même. Il ne peut s'agir ici que des forts, que des écrivains doués, ayant la vocation, comme on disait autrefois. Or, je maintiens que, pour ceux là, le journalisme au début est un bain de force, un exercice de bataille excellent, dont ils sortent trempés, mûris, ayant Paris dans la main.

Je vais même jusqu'à affirmer que le style gagne à la besogne quotidienne, forcée et rapide du journal. Je parle toujours de l'écrivain doué qui apporte son style, car le style ne s'acquiert pas, on naît avec, blond ou brun. Les articles au jour le jour, écrits sur un coin de table, gâtent la main, dit on ; et je suis d'avis, au contraire, que rien ne saurait l'exercer davantage. Elle s'assouplit, n'a plus peur des mots, devient maîtresse de la langue. C'est le rêve, cela : la langue doit obéir comme une esclave. Certes, je ne puis, moi, condamner le labeur des artistes qui pâlisent sur les mots : j'y ai usé ma vie. Mais j'estime que nos œuvres si travaillées suffisent, et que la génération qui nous suit gagnerait à se dégager de la phrase trop écrite. Un style simple, clair et fort, serait un bel outil pour la vérité de demain. Et c'est pourquoi il y a bénéfice à forger son style sur l'enclume toujours chaude, toujours retentissante, du journalisme. Il s'y débarrasse de l'épithète, il n'est plus que le verbe, il va au plus de sens avec le moins de mots possible. Voyez mon jeune homme de vingt ans tombant à Paris, tremblant devant la phrase, ne sachant par quel bout la prendre, se paralysant en demandant aux mots et aux virgules ce qu'ils ne peuvent donner ; et voyez le, après quelques années de journal, sachant au moins dire ce qu'il a à dire. Encore un coup, les vrais écrivains seuls résistent à ce surmenage, s'y amplifient et s'y bronzent. Les autres y glis

sent au galimatias. La presse ne donne du style à personne, seulement elle est l'épreuve du feu pour ceux qui apportent un style. Nous y avons tous passé, et tous nous y avons gagné quelque chose.

Mon inquiétude unique, devant le journalisme actuel, c'est l'état de surexcitation nerveuse dans lequel tient la nation. Et ici je sors un instant du domaine littéraire, il s'agit d'un fait social. Aujourd'hui, remarquez quelle importance démesurée prend le moindre fait. Des centaines de journaux le publient à la fois, le commentent, l'amplifient. Et, pendant une semaine souvent, il n'est pas question d'autre chose : ce sont chaque matin de nouveaux détails, les colonnes s'emplissent, chaque feuille tâche de pousser au tirage en satisfaisant davantage la curiosité de ses lecteurs. De là, des secousses continuelles dans le public qui se propagent d'un bout du pays à l'autre. Quand une affaire est finie, une nouvelle commence, car les journaux ne peuvent vivre, sans cette existence de casse cou. Si des sujets d'émotion manquent, ils en inventent. Jadis, les faits, même les plus graves, étaient moins commentés, moins répandus, émotionnaient moins, ne donnaient pas, chaque fois, un accès violent de fièvre au pays. Eh bien ! c'est ce régime de secousses incessantes qui me paraît mauvais. Un peuple y perd son calme, il devient pareil à ces femmes nerveu

ses qu'un bruit fait tressaillir, qui vivent dans l'attente effrayée des catastrophes. On le voit depuis quelques années, l'équilibre de la saine raison semble détruit, le contre coup des événements est disproportionné ; et l'on en arrive à se demander avec anxiété si, dans des circonstances véritablement décisives, nous retrouverions le sang froid nécessaire aux grands actes.

D'ailleurs, il faut toujours avoir foi dans l'avenir. Rien ne peut se juger définitivement, car tout reste en marche. Cela est surtout vrai, en ce moment, pour la presse. Ce n'est pas la juger avec justice que de s'en tenir au mal qu'elle fait. Sans doute, elle détraque nos nerfs, elle charrie de la prose exécrationnelle, elle semble avoir tué la critique littéraire, elle est souvent inepte et violente. Mais elle est une force qui sûrement travaille à l'expansion des sociétés de demain : travail obscur pour nous, dont nul ne peut prévoir les résultats, travail à coup sûr nécessaire, d'où sortira la vie nouvelle. Que de boue et que de sang faut il pour créer un monde ? Jamais l'humanité n'a fait un pas en avant sans écraser les vaincus. Et, pour en rester à la seule question littéraire, certes, si la littérature est une récréation de lettrés, l'amusement réservé à une classe, la presse est en train de tuer la littérature. Seulement, elle apporte autre chose, elle répand la lecture, appelle le plus grand nombre à l'intelligence de l'art. A quelle

formule cela aboutira t il ? je l'ignore. On peut constater simplement que, si nous assistons à l'agonie de la littérature d'une élite, c'est que la littérature de nos démocraties modernes va naître. Se fâcher et résister serait ridicule, car on n'arrête pas une évolution. Au bout de toutes les manifestations de la vie, dans le sang et les ruines, il y a quelque chose de grand.

Mon cher confrère

Il est très vrai que, il y a longtemps déjà, je vous ai promis une préface. Je veux donc tenir ma parole. Mais le pis est que, votre livre s'attardant, je me suis laissé aller à dire ce que je pensais du reportage en tête de deux autres livres, récemment parus ; et me voilà forcé de me répéter, à moins d'insister ici sur les côtés fâcheux de l'information à outrance, après en avoir dégagé ailleurs l'intérêt social et littéraire.

De plus en plus, nous sommes accablés sous le monceau de papier noirci qui croule chaque matin. Où s'en vont donc tous les vieux journaux ? Cela est terrible à penser, ces millions de numéros qui disparaissent, inutiles, vieillissent en deux heures, pas même bons à envelopper de la chandelle, tant le papier est mauvais. Je me souviens de mon grand père, de quelle façon lente et convaincue il s'installait dans son fauteuil pour lire son journal : il y mettait bien trois ou quatre heures ; pas une ligne n'était passée, tout défilait depuis le titre jusqu'à la signature du gérant ; ensuite, il le pliait soigneusement, le rangeait à sa date, sur une planche ; car il gardait la collection, j'ai vu pendant

vingt ans un cabinet noir s'emplir de cette collection, sans que jamais on y allât reprendre un numéro. Aucun autre journal n'entraît chez mon grand père, un seul journal existait pour lui, le sien. Aujourd'hui, que les choses ont changées ! On ouvre un journal, on le parcourt, on le jette. Je doute qu'il existe des gens encore assez naïfs pour s'encombrer d'une collection, tout le monde sachant que les faits n'ont que l'intérêt de l'heure présente. Et ce n'est plus un journal, c'est quatre, c'est cinq, davantage les matins de crise qu'on achète et qu'on froisse, lorsqu'on a lu les vingt lignes intéressantes. Tout va au ruisseau, les rues charrient du papier piétiné, maculés par nos fièvres du jour.

Aussi le cri de tout homme qui peut s'échapper de Paris pour un repos de quelques semaines est il celui ci : « enfin, je ne lirai donc plus de journaux ! » Oh ! ne rien savoir, c'est la volupté, c'est le paradis, après nos débauches de renseignements ! Le lever chaque matin dans quelque coin perdu, les oreilles calmes, en pleine ignorance de ce qu'on pu dire et faire, la veille, les éternels pantins de la politique, et se coucher chaque soir sans être au courant des sottises de la journées, il y a là un véritable bain de fraîcheur, une sensation de pleine santé. Jamais on comprend mieux le danger de la fièvre qui nous emporte tous, dans cette curiosité passionnée qui décuple la presse contemporaine. Je

sais bien qu'au bout de deux ou trois jours on est las de silence ; on devient inquiet, on court à la gare acheter les journaux. Mais cela est une simple preuve de la profondeur du mal. Le virus de l'information à outrance nous a pénétrés jusqu'aux os, et nous sommes comme ces alcooliques qui dépérissent dès qu'on leur supprime le poison qui les tue. Il serait si bon de ne pas porter dans le crâne tout le tapage du siècle, la tête d'un homme aujourd'hui est si lourde de l'amas effroyable des choses que le journalisme y dépose pêle mêle, quotidiennement ! Dans les champs, on se prend à envier l'ignorant qui passe, le paysan ankylosé par le travail, aux yeux vides de vieille bête de somme.

C'est l'antique querelle de l'ignorance et de la science. Il y a une virilité, un élargissement à savoir toujours davantage ; notre théorie moderne du citoyen connaissant ses droits, se gouvernant lui-même, est certes d'une haute dignité humaine. Mais, au point de vue du bonheur le résultat me paraît au moins douteux. Je m'imagine que les nerfs de la France étaient plus calmes, que l'équilibre de santé avait une stabilité plus grande, lorsqu'elle s'analysait elle-même avec moins de fièvre, et que, chaque matin, des centaines de journaux ne lui apportaient pas un bulletin détaillé, souvent grossi, de ses moindres malaises. Dans ce qu'on a appelé la névrose du siècle, dans cette surexcitation

croissante qui transforme et détraque la nation, il est certain que le journalisme actuel joue le principal rôle. N'est ce pas lui qui exaspère et qui propage les secousses ? Aussi tout gouvernement autoritaire commence-t-il par museler la presse, car il n'y a pas de meilleur moyen pour calmer les esprits ; aussitôt les têtes se refroidissent, les ventres engraisent, une période de prospérité matérielle se déclare. C'est la nation mise au vert, ne pensant plus, broutant l'herbe. Je ne fais point de politique, je ne dis point que cette nuit grasse ne puisse être suivie de quelque terrible réveil. La vérité n'en est pas moins que la bête humaine, elle aussi, paraît avoir besoin de ces sommeils à plein ventre dans la fraîcheur des prés, de ces heures de pure vie animale où l'on goûte l'unique joie de vivre. Voyez où nous en sommes, après dix huit ans de tribune et de presse libres : quel dégoût de la politique, quelle fatigue à nous gouverner nous mêmes, quel énervement à connaître et à voir s'aggraver notre mal, minute par minute ! Si nos Assemblées sont impopulaires, c'est qu'on nous occupe trop d'elles, c'est qu'elles font un bruit trop grand pour une trop petite besogne ; et si, demain, nous nous jetions aux bras d'un maître, ce serait uniquement par une envie ardente de nous coucher, de souffler la chandelle, de dormir enfin tout notre soûl, dans le profond silence de la rue.

La fièvre de l'information à outrance a donc ce côté mauvais de surexciter le public, de le tenir secoué par l'événement du jour, inquiet de l'événement du lendemain. Les faits prennent dès lors une importance disproportionnée, on vit dans une tension continue. C'est, je le disais plus haut, le malade mis heure par heure au courant de sa maladie, écoutant battre son pouls, assistant à la désorganisation de sa machine : il s'exagère les accidents, il meurt de la fièvre qu'il se donne. Tout grand facteur social a ainsi son danger, la part du sang qu'il sème sur la route ; car, il ne faut pas s'y tromper, la presse est en train de refaire les nations, elle repétrit le monde. Où nous mène t elle ? Qui saurait le dire ? A plus d'instruction sans doute, à plus d'unité aussi. Aujourd'hui, il semble que commencer à savoir est une chose fâcheuse, simplement bonne à troubler les nuits ; demain, quand on saura davantage, peut être en tirera t on du bonheur. Et puis, quoi ? L'évolution nous emporte, l'histoire parfois jette des générations dans le fossé pour que l'humanité passe

Ce qu'il faut dire aussi, dans cette course folle à l'information, cette rage que les journaux ont de se devancer l'un l'autre, c'est que la besogne ne vaut que par l'ouvrier. Que de bêtises et de mensonges lancés à la pelle dans la circulation ! Qu'important la logique et la vérité, pourvu que le numéro du matin ait sa nou

velle à sensation ! Les reporters contrôlent à peine, sont les derniers à croire ce qu'ils écrivent. Ils se moquent du blanc et du noir, leur unique souci est d'apporter leur copie et de toucher leur mois. C'est cette indifférence qui gâte la besogne, peu d'entre eux aiment leur métier ; et de là, viennent sûrement la banalité et la confusion dont la presse déborde. On sent des employés pressés de quitter le bureau, bâclant le travail, n'y mettant rien de leur tendresse ni de leur foi.

Vous, mon cher confrère, vous êtes un croyant. J'ai lu le livre, et il respire tout au moins la conscience, l'amour du document que vous allez chercher, le désir de le transcrire avec la sensation même qu'il a produite en vous. Il y a là beaucoup de naïveté, et c'est un grand éloge que je vous fais, car je ne prise rien tant que la vérité des faits naïvement rendue. Si parfois l'on vous plaisante, cela vient de ce que vous vous donnez tout entier, en écrivain de bonne foi. Soyez en très fier : n'a pas qui veut cette originalité d'être quelqu'un, dans cette besogne modeste du reportage. Un convaincu, un greffier qui s'échauffe, qui croit à ses procès verbaux, cela détonne au milieu de la foule des simples bâcleurs de faits divers. Aussi votre livre a t il son âme propre : il a beau aller de Mme Séverine à Gegout, en passant par Mme Limouzin et le père Monsabré, on le sent l'œuvre du même observateur, visant les faits auxquels

il se mêle, trop facile peut être à la conviction, mais en tirant une grande solidité d'ensemble. Et je retrouve également là le romancier qui est en vous, le romancier trop ignoré de *Jours d'absinthe*, où vous avez entassé avec conscience des documents très exacts et très précieux. Il n'y manque, pour me plaire, que la construction artiste et un style plus cherché. Je ne vous dirai pas que j'aime vos romans, vous savez quels points nous séparent ; mais, en vérité, je les estime comme des travaux d'un effort véritable et d'une grande honnêteté. Ils sont faits sur la vie, dans la formule que j'ai toujours demandée, et je me croirais illogique si je ne vous félicitais pas.

Voilà encore une preuve de la parenté qui existe aujourd'hui entre le reportage et le roman. En tous cas, vous êtes un des greffiers de la vie parisienne qui honorent le plus la presse, par le zèle, je dirai la passion que vous apportez dans vos études. Laissez rire ceux qui vous raillent de croire que « c'est arrivé ». Les convaincus mènent le monde.

*Les deux textes qui suivent sont particulièrement représentatifs de la pensée d'Emile Zola sur la presse. Chacun d'eux n'était au départ qu'une préface, avant d'être publié séparément comme un bref essai, sous le titre « Essai sur le journalisme »¹ pour le premier et « Le journalisme »² pour le second. Ecrits alors que la presse française achève sa mutation entre la tradition dilettante et dogmatique du XIXe siècle, centrée sur les opinions, et le journalisme professionnel moderne, centré sur les faits, il manifeste clairement la préférence de Zola pour le premier. Il est un peu curieux de voir ce grand spécialiste de l'enquête de terrain *Germinal*... dénoncer l'essor du reportage, mais peut être n'est ce là qu'une querelle de frontière entre le journalisme et la littérature, le premier étant, dans l'esprit de Zola, clairement subordonné à la seconde. Et si l'écrivain s'inquiète du développement de « l'information à outrance » la société de l'information, déjà... , il sait dépasser sa répulsion pour, finalement, se refuser à déplorer cette évolution : « elle est une force qui sûrement travaille à l'expansion des sociétés de demain ».*

¹ in *Les Annales politiques et littéraires* du 22.07.1894, pp. 221-226

² aux éditions *L'Equipe*ment de la pensée, Paris, 1997



Moments de Presse

musée du journalisme et des journaux

<http://moments.pressetech.org>